

C. M. WIELAND
LA VIE, LES AMOURS
ET LES AVENTURES DE
DIOGÈNE LE CYNIQUE

★



Le Philosophe

Éditions Manucius

Le Philosophe
Collection dirigée par Jean-Jacques Gonzales

LA VIE, LES AMOURS ET LES AVENTURES
DE DIOGÈNE LE CYNIQUE

DANS LA MÊME COLLECTION

[extraits]

Cornelius Jansénius

Discours de la réformation de l'homme intérieur, 2004

Bossuet

Traité du libre arbitre, 2006

Theodor Gomperz

Les Sophistes, 2008

Plutarque

Sur les moyens de réprimer la colère, 2008

Herbert Spencer

L'Individu contre l'État, 2008

Theodor Gomperz

Parménide et ses disciples, 2009

Eunape de Sardes

Vies de philosophes et de sophistes, 2009

Baldine Saint Girons

Le pouvoir esthétique, 2009

Victor Delbos

Descartes - Pascal, 2010

Nietzsche

Dernières lettres (1887-1889)

De la volonté de puissance à l'Antichrist, 2011

Edgar Poe / Jean-François Mattéi

L'Homme des foules / Edgar Poe ou le regard vide, 2011

Christophe Martin Wieland

LA VIE, LES AMOURS ET LES AVENTURES
DE DIOGÈNE DE CYNIQUE
SURNOMMÉ
LE SOCRATE FOU
ÉCRITES PAR LUI-MÊME

*Traduites du Grec par Wieland, et de
l'Allemand par le Baron de H****



Éditions Manucius

Extrait de la publication

© Éditions Manucius, 2011
40, rue de Montmorency - 75 003 Paris
www.manucius.com

Extrait de la publication

NOTE LIMINAIRE

Christoph Martin Wieland (1733-1813) est un homme de lettres aujourd'hui oublié, il fut pourtant en son temps l'un des acteurs majeurs de la scène littéraire allemande et européenne du XVIII^e siècle. Surnommé par Madame de Staël le «Voltaire allemand», il est l'auteur d'une œuvre prolifique, très fortement influencée par la Grèce antique, cadre de la plupart de ses récits. Également traducteur de Shakespeare, précepteur à la cour de Weimar des princes Charles-Auguste et Constantin, il y côtoie les grands esprits de son époque comme Goethe et Schiller. Son opus le plus fameux reste *Obéron*, poème héroïque (ou épopée).

La vie, les amours et les aventures de Diogène le cynique surnommé le Socrate fou (traduit en français en 1819), que l'on peut également trouver sous le titre *Socrate en délire* (Titre original: *Socrates Mainomenos. Oder die Dialogen des Diogenes von Sinope. Aus einer alten Handschrift*, 1770) se présente comme un texte écrit par Diogène lui-même, précision de nature à exciter une légitime curiosité quand on

sait qu'aucun écrit ne nous est parvenu du « philosophe au tonneau ».

Le texte est reproduit à l'identique selon la version de 1819. Pour en faciliter la lecture, lorsque nous l'avons jugé nécessaire, nous avons modifié la ponctuation et les signes typographiques.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

J'eus occasion, il y a quelques années, d'aller dans une certaine abbaye de l'ordre de St.****, qui, grâce au génie des douzième et treizième siècles qui l'ont dotée, et à l'esprit d'économie qui l'a dirigée jusqu'à présent, est assez riche pour entretenir soixante-dix à quatre-vingts moines bien nourris, dans une oisiveté que de vieux préjugés ont rendue vénérable, et dans une insouciance profonde, sur tout ce qui se passe dans le monde moral et physique, il faut en excepter cependant leurs repas et leurs intérêts. En vertu d'une coutume bien établie, le couvent possède une bibliothèque recommandable plus par son étendue que par l'ordre qui y règne. Elle ne contient, en livres modernes, qu'un certain nombre de canonistes, d'ascétiques et d'historiens d'ordres. Quant aux bons ouvrages, à ceux des grands génies, il n'en est pas question ; l'accès leur en est interdit ; et si, par un fâcheux hasard, il s'en trouve un dans une si étrange compagnie, le père bibliothécaire n'a rien de plus pressé que de l'enfermer dans une armoire

particulière, destinée à servir de prison à tous ses pareils, et qui, pour plus de sûreté, est garnie de chaînes et de cadenas. D'après l'usage que ces dignes gens font de leur bibliothèque, ils n'ont, dans le fait, aucun besoin de bons livres, ou, pour mieux dire, ils n'ont pas besoin de livres du tout. Voilà sans doute la raison pour laquelle ils en regardent l'augmentation comme une dépense superflue qu'un abbé, qui veut laisser après lui la réputation d'un bon économiste, peut épargner à son couvent. Je présume aussi qu'une sorte de complaisance pour les *Mites*, qu'on se fait scrupule de troubler dans leur antique possession, ou peut-être la crainte que si elles en étaient chassées, elles ne cherchassent à se dédommager de leur perte d'une manière moins indifférente avec nos bons moines, est la cause pour laquelle ils veulent transmettre à leurs successeurs la bibliothèque à-peu-près dans l'état où ils l'ont trouvée. Quoi qu'il en soit, un hasard incompréhensible m'a fait rencontrer dans cette même bibliothèque, ce que j'y aurais le moins cherché – la chose est en effet si extraordinaire, que je crains qu'elle ne jette du louche sur mon récit – un bibliothécaire raisonnable et passionné pour les sciences! Pour rendre la chose plus vraisemblable, je dois dire qu'il ne paraissait pas avoir plus de trente ans. Comme de raison, ma joie fut extrême; en peu de minutes nous fûmes bons amis, et je trouvai que ce digne père

avait su profiter du droit qu'il avait de sortir ses captifs de prison quand bon lui semblait, et de s'entretenir avec eux à ses heures de loisir. Il n'était pas encore ce qu'on appelle un esprit très éclairé, mais le jour commençait à luire pour lui, et je me livrai à l'espérance que dans ma seconde visite au couvent, j'aurais lieu d'admirer ses progrès. Je fus trompé dans mon attente : ses supérieurs, quelque stupides qu'ils fussent, ne l'étaient point encore assez pour n'avoir pas aperçu quelques-unes des qualités qui rendaient cet homme estimable à mes profanes yeux. On en fut épouvanté. Depuis sept ou huit siècles il n'était pas arrivé qu'un moine eût eu l'audace de vouloir être plus instruit que ses confrères. Une telle nouveauté pouvait avoir des conséquences fâcheuses : on les devina bientôt ; on s'en effraya, et l'on crut devoir, sans différer, prévenir, un si grand malheur : en un mot, l'honnête **** fut promu à un autre emploi, et l'on donna la bibliothèque au père qui avait la surveillance de la cuisine.

On ne pouvait faire un choix plus heureux. C'était bien la meilleure âme, la plus stupide et la plus satisfaite de sa propre sottise ! Hormis son bréviaire et le parfait cuisinier, il n'avait rien lu dans toute sa vie, et ne pouvait comprendre qu'il y eût des gens assez fous pour s'user les yeux sur des livres ; et comme il faut rendre raison de tout, tant bien que mal, il soutenait que le désir des connaissances

et l'amour de la lecture, qui en résulte, n'étaient rien moins que des pièges subtils par lesquels l'esprit malin se rendait maître des âmes. L'ignorance était, selon lui, le véritable état de simplicité bienheureuse et de pauvreté d'esprit qu'attend, dans l'autre monde, la plus belle récompense : et il avait coutume de dire qu'un chameau entrerait plus aisément dans le trou d'une aiguille qu'un savant dans le royaume des cieux. En un mot, on aurait parcouru toute l'Europe sans trouver un bibliothécaire qui lui ressemblât.

Grâce à mon penchant inné pour tous les gens rares dans leur espèce, je fus bientôt aussi lié avec le nouveau bibliothécaire que je l'avais été avec son prédécesseur. Je déclamai contre certains bons ouvrages ; j'en louai de mauvais : il n'en fallut pas davantage pour me mettre en faveur auprès de lui ; mais, pour dire la vérité, j'avais encore une autre vue, sans laquelle je n'aurais pas, sans doute, été si complaisant. Il y avait dans la bibliothèque deux armoires pleines de manuscrits, parmi lesquels j'avais ouï dire qu'il se trouvait plusieurs morceaux rares. J'imaginai bien, à peu près, ce que je pouvais espérer : cependant, je voulus voir par moi-même. Je parvins si bien à plaire au Père bibliothécaire, qui, au fond, était une excellente créature, qu'il m'ouvrit ses armoires. J'y trouvai, comme je m'en étais douté, des livres de prières, parfaitement